

Logique du vague et psychanalyse

par Michel Balat,

S-Revue européenne de sémiotique, vol. 1 (4) 1989. pp. 665-698.

Résumé

Dans la mesure où le vague est ce à quoi le principe de contradiction ne s'applique pas, il nous a paru possible de mettre en rapport cette notion avec celle, freudienne, de 'verneinung' (traduite par 'dénégation' chez Lacan). La 'verneinung' fait en effet apparaître un sujet affecté de deux prédicats contraires, donc non soumis au principe de contradiction. Nous menons en particulier une étude sur la dénégation lorsqu'elle s'applique à la conjonction de deux propositions. Après avoir présenté à partir d'exemples logiques la nécessité réelle du vague, nous tentons de montrer l'influence de cette notion dans les grandes abductions de Freud.

Summary

Considering vagueness is that to which the principle of contradiction does not apply, we believe it possible to relate this notion to that of 'verneinung' (translated as 'dénégation' by Lacan). The word 'verneinung' actually points to a subject to which two contrary predicates are assigned, with the result that it is not subjected to the principle of contradiction. Most of our study of denegation is devoted to cases where it applies to the conjunction of two propositions. After showing that the vague is a real necessity, from examples taken in the field of logic, we try to bring evidence of the importance of such a notion in Freud's major abductions.

Biographie :

L'auteur, psychanalyste, enseigne les mathématiques et la psychanalyse à l'Université de Perpinyá. Sa thèse de Doctorat ès Lettres porte sur les rapports de la sémiotique et de la psychanalyse, considérées dans leurs fondements. Membre de l'AIS et membre fondateur de l'Association Française de Sémiotique, il a été un des co-organisateur du Congrès mondial de sémiotique de 1989.

Vague et dénégation

Considérons la proposition¹ suivante : 'Il fait chaud à Suez'. En elle même cette proposition a un caractère indiciaire prévalent, c'est-à-dire que cette proposition, assertée, attirera l'attention du locutaire sur les conditions mêmes de son assertion. Par ailleurs, nous avons à nous prononcer sur sa valeur de vérité : cette proposition, assertée, est vraie ou fausse. Mais il s'agit d'un genre de proposition qui révèle de manière particulièrement crue la nature de l'objet de la proposition comme étroitement lié aux conditions de l'énonciation, ainsi que la nature même de la proposition qui doit pouvoir être déclarée vraie ou fausse. Car de cette proposition, comme telle, indépendamment de ses assertions possibles, on ne peut dire s'il est faux qu'elle soit vraie ou fausse. Elle est donc vague. L'expérience ou le signe qui permettra de compléter la détermination est en germe dans l'assertion de la proposition².

Précisons alors maintenant les conditions de cette assertion. La BBC envoie par ondes hertziennes une réplique de cette proposition dans l'après-midi du 5 juin 1944. Reçue sur un matériel ad hoc, elle est ainsi entendue par une somme de 'locutaires' indéfinie - et pourtant déterminée. Nous allons maintenant classer ces 'locutaires' en quatre classes : 1- ceux qui sont naïfs, les 'premiers degrés', qui prennent ceci pour une information sur l'état du temps à Suez, 2- ceux qui, écoutant souvent Radio-Londres, savent qu'il s'agit d'un message codé, les 'seconds degrés', sans pour cela disposer du code, mais n'ont aucun indice de l'importance de cette assertion, 3- ceux qui tentent de décoder le message parce qu'ils savent que la période est importante - par exemple les services secrets de l'armée allemande, 4- ceux qui attendaient ce message pour entrer en action, et qui en connaissent le code. Dans les quatre cas la proposition conserve son caractère compulsif : toute proposition exige - à plus ou moins long terme - qu'on se prononce sur sa vérité ou sa fausseté. Seuls ceux de la deuxième classe la laissent en attente indéfinie dans la mesure où ils se savent incapables de la décoder. Pourtant, ils ont une opinion certaine sur la fausseté ou la vérité de la proposition : ils savent qu'elle est fausse eu égard à son objet immédiat. Cela seul montrerait l'importance de la distinction objet immédiat/objet dynamique en sémiotique³. L'objet immédiat de la proposition est ici, bien entendu, l'idée du temps à Suez, affectée du prédicat 'chaud'.

Voici la position des quatre classes par rapport à cet objet immédiat :

1- la proposition est vraie ou la proposition est fausse car elle concerne l'état du temps actuel à Suez ; suivant l'état d'information du locutaire sur le temps réel à Suez, il pourra se prononcer en prenant l'objet immédiat pour

l'objet dynamique ; notons que cette situation est fréquente en ce qui concerne les propositions ordinaires de la vie courante.

2- à partir de cette classe il n'y a plus confusion entre objet immédiat et objet dynamique ; mais la proposition est laissée vague car aucun signe ni aucune expérience ne peut compléter la détermination du signe.

3- tout est mis en œuvre pour compléter la détermination ; 'il fait chaud' indique un état qui évoque la chaleur des combats, 'à Suez' indique un canal, le 'channel', et présente ainsi un état de combat sur la Manche ; l'indétermination persiste en ce qui concerne le lieu des combats : le débarquement est imminent, mais aura-t-il lieu dans le Pas-de-Calais ou ailleurs ?, aucune indication de cela n'est repérable dans la proposition ; bien que la Manche s'étende jusqu'au Nord de Brest, l'idée que le débarquement ait lieu dans le Pas-de-Calais reste encore la plus plausible.

4- les chefs de la résistance dans l'Ouest disposent des 'interprétants' nécessaires pour compléter la détermination : le débarquement va avoir lieu, et il faut entamer les sabotages des voies ferrées de l'Ouest afin de ralentir le déplacement des armées allemandes vers le lieu du débarquement allié en Normandie.

Dans les classes 2 à 4, la proposition est considérée comme fournissant une information vraie sur l'objet dynamique. Dans la classe 2, ce dernier reste inconnu, car l'ensemble de ces objets est trop vaste pour l'interprète. Dans la classe 3, il est hypothétique, mais reste à portée d'interprétation dans la mesure où les classes d'objets possibles sont relativement restreintes : dès lors il suffira de recueillir d'autres indices pour pouvoir compléter définitivement la détermination. Dans la classe 4, il est connu et son interprétant dynamique consistera en la mise en branle de tout un dispositif visant à effectuer les sabotages.

Quelles leçons tirer de cette petite analyse ?

1- La proposition tire son caractère compulsif du fait qu'elle est vague. C'est cette attente de détermination, incluse dans la proposition qui contraint le locuteur, lors de l'assertion, à l'interprétation. Il est clair que cette propriété n'est valable que pour les propositions vagues et non pour les propositions générales : il semble que ces dernières tirent leur caractère compulsif de l'inférence et non de la nature même de la proposition. La proposition générale 'Les hommes sont mortels' va pousser à l'interprétation en tant que participant à une chaîne de propositions, nous en trouverons confirmation plus loin.

En restant dans le registre des conditions du Débarquement, on peut voir comment le caractère compulsif était encore utilisé dans le cas du vers de la 'Chanson d'Automne' de Verlaine : ce vers n'était, du 1 au 5 juin, asserté qu'en partie ('Les sanglots longs des violons de l'automne...'), et il fallut attendre le 5 pour avoir l'assertion complète ('... blessent mon cœur d'une langueur monotone.') L'interprétant d'une proposition est son prédicat, et c'est bien à la racine même de l'interprétation de la proposition que nous sommes là, puisque c'est précisément le prédicat qui était omis. Le locutaire savait qu'il s'agissait, en tout état de cause, d'une proposition, par connaissance collatérale du vers en question. L'énoncé du prédicat en constitue la conclusion, c'est-à-dire, métaphoriquement, la fin des préparatifs du Débarquement, la fin d'une attente.

2- La distinction entre proposition et assertion devient ici essentielle. On peut voir à quel point les conditions de l'assertion sont prégnantes dans la 'découverte' de l'objet dynamique. Pour les locutaires de la classe 3, la proposition reste vague : en particulier, subodorant qu'elle concerne le débarquement (supposons-le), la localisation de ce dernier restait problématique, au point qu'au moins deux propositions interprétantes contradictoires faisaient partie de l'interprétation : par exemple 'Le débarquement a lieu au Nord' et 'Le débarquement a lieu au Nord-Ouest'⁴. Attente de détermination, vague, contradiction : nous retrouvons là tous les éléments logiques. Pour les locutaires de la classe 4, la proposition est correctement interprétée puisque les conditions de l'assertion sont élucidées. Elle n'a donc plus ce caractère vague. On voit donc qu'une proposition vague peut, assertée, rester vague jusqu'à un certain point, c'est-à-dire admettre encore des propositions contradictoires possibles comme interprétants.

Nous ne parlons pas ici de la 'conscience' du vague ! Celle-ci peut éventuellement 'habiter les esprits' des classes 2 et 3, mais ceux de la classe 1 ? Imaginons le jeune X., locutaire de la classe 1, recevant l'information sur l'état du temps à Suez, et gardant cette information par devers lui. Le caractère relativement incongru de celle-ci ne lui avait pas échappé, ne serait-ce que par le contexte - une série d'énoncés quelque peu absurdes - et par le fait qu'en ce mois de juin, s'il ne faisait pas chaud à Suez, c'est que le monde était décidément bien plus troublé encore. Mais il se trouve qu'en ce même moment, ses parents étaient à Suez et qu'il avait ainsi un peu de leurs nouvelles, au point qu'il pouvait presque penser que cette information avait été taillée tout exprès pour lui. Un quart de siècle plus tard, devenu Mr X., la signification réelle de cette proposition lui est tout à coup révélée en consultant un ouvrage sur la bataille de Normandie. Elle lui revient alors en mémoire dans toute sa clarté, interprétée.

Nous pouvons tirer de ceci deux choses : d'une part le vague n'inclut pas la conscience du vague ; d'autre part la compulsion s'exerce pratiquement indépendamment du temps. La perte du caractère vague passe donc à la fois par l'assertion et par l'interprétation 'complète' (s'il y a une interprétation complète) de la proposition assertée.

3- 'Avant' d'être une assertion, une proposition est une proposition (vague). Existe-t-il un mécanisme qui permette de faire valoir une proposition sans l'asserter ? Il semble que nous venons d'en voir un exemple typique : la proposition non assertée est ici 'Il faut saboter les voies de chemin de fer menant en Normandie'. La principale difficulté de ce type de mise à l'épreuve d'une proposition non assertée est qu'elle nécessite un codage connu du 'locuteur' et du 'locutaire'. Ce n'est donc qu'une variante faible de non-assertion. Rappelons qu'asserter une proposition, c'est assumer les conséquences de cette assertion.

Il est un autre exemple typique de non-assertion, c'est la dénégation. En effet, la dénégation permet d'échapper aux conséquences qu'aurait l'assertion. Rappelons le fameux 'non, ce n'est pas ma mère' qu'évoque Freud dans son article sur la Négation⁵ (Freud 1985 : 135). Assertant cela à propos d'un image d'un rêve qu'il rapportait à Freud, ce patient évoque la proposition 'c'est ma mère', mais sans l'asserter directement. Mieux, en assertant, en quelque sorte, le contraire, de sorte que la proposition 'c'est ma mère' reste vague. Le 'non' est ainsi la marque dyadique de la reconnaissance de la vérité de la proposition 'c'est ma mère', sans que pour cela les conséquences qu'aurait cette reconnaissance soient à assumer par le 'locuteur'. Si nous rapprochons ceci de l'aventure du jeune X., nous voyons qu'en attendant la reconnaissance complète de la vérité de la proposition, il se produit un état où une autre proposition est admise. Position qui est, dans le cas évoqué par Freud, intenable sur le plan de l'éthique et qui coïncide avec un état où le désir de la mère est proprement 'refoulé'. Une nouvelle expérience ou un nouveau signe est nécessaire pour lever le refoulement, c'est-à-dire pour interpréter correctement l'assertion, la 'décoder'.

Ainsi une proposition déniée reste vague : elle est formellement contradictoire dans son essence, puisque nous sommes amenés à supporter à la fois la vérité et la fausseté de la proposition assertée, mais pas au même 'niveau' : seule l'interprétation future dira qu'elle est fausse et que le contraire est vrai. L'essentiel est donc de ne pas avoir à asserter la proposition 'c'est ma mère'.

On peut alors voir comment ceci se passe lorsque nous avons affaire non pas à une proposition, mais à une conjonction de propositions, du type 'P et

Q'. Supposons la situation suivante dans laquelle un certain Mr A. ne 'veut' pas avoir à assumer les conséquences de la proposition 'P et Q', du fait même de la conjonction des deux propositions. La situation sera alors des plus complexes. En effet, nier 'P et Q' peut se faire de trois manières différentes : en assumant 1-'non-P et Q', 2-'P et non-Q' ou, 3-'non-P et non-Q'. Ces trois propositions sont contradictoires. Mais comme propositions possibles, c'est-à-dire n'ayant pas à se conformer au principe de contradiction, donc vagues, elles peuvent être toutes trois simultanément vraies, ainsi que cela se présente avec les 'tables de vérité' en logique⁶. Le seul problème, c'est qu'elles ne peuvent être assertées toutes trois en même temps. Si elles étaient assertées simultanément, nous pourrions inférer de cette assertion même qu'elles désignent un état potentiel où le principe de contradiction ne joue pas. Imaginons le dialogue suivant entre D et E:

- D : 'Figurez-vous que Mme S. est la maîtresse de Mr T. !'

- E : 'Non ?!'

Le 'non' de E signifie : je ne suis pas encore prêt à admettre pour le futur ce que je refusais de voir (ou qui était indéterminé) pour le passé. Le 'non' est la marque d'une révélation avortée puisqu'après tout, de par sa réponse, E n'est pas absolument obligé de tenir compte de l'incidence de l'affirmation de D. Il le peut, mais peut aussi le contraire. La proposition reste vague - en tant qu'assumée par E, bien entendu.

Au fond, avec la dénégation, nous sommes mis en pleine lumière devant le fait que nous vivons au moins dans deux mondes, eu égard aux propositions, celui du vague et celui de l'actualité. Le 'sujet' du vague n'est pas contraint d'admettre les conséquences de ses propositions, celui de l'actualité, oui. On voit ainsi comment les propositions sont au cœur de la division du sujet. Le 'sujet futur' du vague n'est pas soumis aux mêmes contraintes que le 'sujet futur' de l'actualité.

Il faut ainsi nous attendre à trouver ce mécanisme de la dénégation dans nombre de situations où nous refusons d'admettre une certaine proposition ou une conjonction de propositions, fût-ce au prix de réelles contradictions, qui ne seront alors que la marque du 'refoulement' qui pèse sur la ou les propositions en question. Le caractère compulsif de la proposition est maintenu par le 'non' qui en est un effet, un signe, celui qui résout la question du maintien du refoulement mais qui en même temps l'indique⁷.

Lorsque, à propos du rêve de l'injection faite à Irma' (Freud 1976 : 111) Freud évoque l'histoire du chaudron troué, il met en lumière ce mécanisme de la dénégation appliqué à la conjonction de deux propositions. Rappelons brièvement l'histoire sous forme d'un dialogue.

A : 'Tu m'as rendu troué le chaudron que je t'ai prêté intact'.

B : 'Non. Parce que 1- tu me l'avais prêté troué, 2- je te l'ai rendu intact, 3- tu ne me l'as pas prêté.

Ainsi, deux propositions P : 'Je t'ai prêté un chaudron intact' et Q : 'Tu m'as rendu un chaudron troué' sont niées dans leur conjonction même : 'P et Q'. Mais cette négation porte sur l'ensemble des possibilités de la négation des deux, ce qui est raisonnable en terme de possible, mais qui l'est moins en terme d'actualité, c'est-à-dire d'assertion. 1- 'non-P et Q' : 'le chaudron n'était pas intact, aussi te l'ai-je rendu troué', 2- 'P et non-Q' : 'Tu m'as prêté un chaudron intact, mais je te l'ai rendu intact', 3- 'non-P et non-Q' : 'Tu ne m'as pas prêté de chaudron, aussi je ne t'ai pas rendu de chaudron' sont toutes trois possibles, mais ne peuvent être assertées en même temps.

Il est clair que l'on doit pouvoir considérer ceci dans le cadre de la 'psychopathologie de la vie quotidienne' non sous le registre de la 'mauvaise foi' (même si ...), mais bien plutôt comme un des avatars du 'je sais bien (d'un savoir insu)..., mais quand même'.

Notons tout de même que la négation d'une proposition revêt deux aspects possibles distincts. En effet, dans cette histoire, non-P, par exemple, était obtenu de deux façons : 1- en niant que le prédicat 'intact' s'appliquât au sujet 'chaudron', et dès lors cette négation portait sur un jugement d'attribution, 2- en niant que l'acte même se fût jamais produit, et donc portait sur un jugement d'existence⁸.

Enoncé en termes de sémiotique, nous pouvons résumer ceci autrement. On sait qu'une proposition est un symbole ('dicent' dans la classification de Peirce) : son être symbolique consiste en la liaison d'un indice (le 'sujet' de la proposition) et d'une icône (le 'prédicat' de la proposition). Dès lors les deux formes de négation consisteraient en :

1- attribution du prédicat 'non-intact' à l'indice⁹,

2- négation du caractère indiciaire du sujet.

Autant le 1 est relativement aisé à saisir, et, là encore, le mécanisme psychique nous en est bien exposé par Freud, autant le 2 offre certaines difficultés que nous allons aborder maintenant. A ce propos, Freud nous indique 'qu'il n'est pas seulement important de savoir si une chose (objet de satisfaction) possède la "bonne" propriété, donc mérite l'admission dans le moi [NDR : cas 1], mais encore de savoir si elle est là dans le monde extérieur de sorte qu'on puisse s'en emparer si besoin est [NDR : cas 2]. Pour comprendre ce progrès, il faut se souvenir que toutes les

représentations sont issues de perceptions, qu'elles en sont des répétitions' (Freud 1985 : 137). Il ajoute que 'la pensée possède la capacité de rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu, par reproduction dans la représentation, sans que l'objet ait besoin d'être encore présent au-dehors' (Freud 1985 : 137-8).

Dans la perspective sémiotique qui est la nôtre, nous pourrions traduire tout cela de la manière suivante. Comment nier une situation indiciaire en maintenant la représentation ? Il semble que le moyen le plus subtil que nous puissions avoir à notre disposition serait de rendre symbolique ce qui était indiciaire. Le symbole est ici une représentation qui, certes, inclut des indices, mais laisse relativement indéterminée sa liaison avec les indices qu'elle subsume. La proposition ainsi 'traitée', de vague, devient générale. Le chaudron n'est plus ce chaudron, mais un chaudron en général : 'vous avez peut-être quelque chaudron, mais vous ne m'en avez prêté aucun, qu'il soit troué ou non'. Ainsi ces deux mécanismes consistent en ceci :

1- on garde la forme usuelle de la proposition comme symbole mettant en relation une icône avec un indice, mais on souligne la possibilité que cet indice soit affecté de deux prédicats contraires (ici, 'intact' et 'non-intact'), et ceci par le choix, précisément, du contraire : 'intact' était attribué au chaudron, on lui affecte maintenant 'non-intact', laissant donc la proposition vague.

2- on transforme une proposition vague, c'est-à-dire dont on peut compléter la détermination par une enquête, en une proposition générale, dont la détermination est hors de toute enquête possible et laissée au bon vouloir du locataire.

En résumé la négation va permettre, face à une proposition assertée, soit de la laisser vague (eu égard au prédicat), soit de la rendre générale (eu égard au sujet). Ce sont ces possibilités 'sémiotiques' dont Freud rend compte sur un terrain psychologique.

On pourrait nous objecter d'avoir fait un choix dans les rapports sujet/prédicat de la proposition. En effet, en toute rigueur, nous pourrions décomposer tout autrement la proposition. Nous avons pris comme exemple 'Le chaudron prêté est intact'. En fait, dans la perspective sémiotique des prédicats continus, nous pourrions considérer la proposition comme constituée, à ce niveau de l'analyse, de trois prédicats : F : '- est un chaudron', G : '- est prêté', H : '- est intact', la proposition devenant alors : 'ceci (indice) est à la fois F, G et H (icône composite)'. Dès lors, il semblerait que la négation porte constamment sur les prédicats, puisqu'à ce compte le 2 consisterait en la négation de G. Pourtant nous sentons bien qu'il n'en est pas ainsi puisque c'est l'individuation du chaudron lui-même

qui reste problématique dans le cas 2, chose dont ne semble pas rendre compte cet abord de la question. Dans le cas 1, celui de la négation de H, le chaudron reste individué, alors qu'il ne l'est plus dans le cas 2. Mais peut-être pouvons-nous aller plus loin. Le 2 pourrait bien être non la négation du prédicat G, mais celle du prédicat composé 'F et G' : 'non-(F et G)'. En toute logique, 'non-(F et G)' est équivalent à 'non-F ou non-G', c'est-à-dire 'ceci ou bien n'est pas un chaudron ou bien tu ne me l'as pas prêté', ce qui est encore équivalent à la proposition 'si c'est un chaudron, tu ne me l'as pas prêté', qui est une inférence. Ces quelques remarques nous confirment dans l'idée que les propositions générales sont de la nature d'une inférence masquée. Dès lors, on reconnaît bien qu'il est question de 'quelque chose', mais c'est l'identité de ce 'quelque chose' qui est laissée en suspens.

Au fond, le mécanisme fondamental, qu'il soit du type 1 ou du type 2, laisse toujours vague la prédication du 'ceci', du 'ça'. C'est en quoi Freud indiquait que la dénégation est la marque du refoulement, c'est-à-dire, de l'inconscient pulsionnel, du 'ça'. A quoi nous ajouterons maintenant que le 'ça' est vague par nature. Rétif à la détermination plus complète - qui, elle, est de l'ordre de l'enquête, du système du 'moi' - il est la fonction dénotative absolue en elle-même, la présence massive de l'objet, 'Das Ding'. 'La fin première et immédiate de l'épreuve de réalité, nous dira Freud, n'est donc pas de trouver dans la perception réelle un objet correspondant au représenté, mais de le retrouver, de se convaincre qu'il est encore présent.' (Freud 1985 : 138). Nous ajouterons, sans avoir à préciser plus avant ses déterminations, comme un absolu dénoté.

Le 'ça', en tant qu'il est cette pure fonction dénotative de l'esprit, est vague.

Que la proposition reste en attente de déterminations ultérieures, c'est-à-dire reste vague, du fait de recevoir des prédicats contraires (cas 1) ou du fait du caractère général de son sujet (cas 2), elle est toujours une proposition et, comme telle, affirme son caractère indiciaire prévalent par l'affirmation d'un 'ça'.

La dénégation apparaît dès lors comme un des mécanismes privilégiés qui permettent de laisser vague une proposition lorsque les conséquences de son assertion sont ressenties comme un danger par le locuteur. Mais ceci se fait au prix d'une division du sujet en un 'ça', qui est le sujet comme pure fonction dénotative, et un 'moi' qui est le lieu même des fonctions propositionnelles, des icônes, des prédicats.

Si la dénégation reste le point de référence fondamental pour ces mécanismes, nous avons pu, à l'aide de l'exemple qui est au début de cet article, mettre en évidence un autre type possible de 'dénégation', celui du codage. Mais ce dernier est plus subtil dans la mesure où c'est le code même

qui est l'enjeu de la division du sujet : encore faut-il que la division 'interne' entre le locuteur et le locutaire distribue les rôles de manière que le code du locuteur reste, pour un temps, insu du locutaire (entendons bien ici que la distinction locuteur/locutaire n'implique pas nécessairement deux individus distincts). La véritable 'levée' du refoulement se fera ici par l'élucidation du code.

Au passage, notons que si l'inconscient proprement dit, le 'ça', est vague, alors nous pouvons bien comprendre cette fameuse phrase, que l'on retrouve souvent chez Freud, selon laquelle 'on ne rencontre dans l'analyse aucun "non" sortant de l'inconscient' (Freud 1985 : 139).

De fait l'inconscient, le 'ça', n'est pas soumis au principe de contradiction.

Pour conclure cette partie, nous voudrions citer un cas. Une femme, suivie en analyse, rapporte le fait suivant. Elle vient d'être cambriolée et la nature même des objets disparus l'amène à devoir admettre que son mari, dont elle est en train de divorcer, est l'auteur de ce cambriolage. Pour des raisons qui tiennent à sa propre histoire, elle a beaucoup de mal à assumer cette constatation, pourtant évidente eu égard aux faits. Sommée de faire part de ses soupçons par la police, elle s'y refuse.

L'assertion aurait alors dû prendre la forme suivante : 'j'ai été cambriolée, et mon mari est peut-être l'auteur du vol'. Voilà donc deux propositions.

Elle développe alors trois arguments pour justifier son refus :

- 1- Ce n'est pas mon mari qui a commis cet acte, ce n'est pas possible,
- 2- Il n'y a pas de vol entre époux,
- 3- Ce n'est pas lui qui m'a floué, c'est moi car je ne l'aimais pas.

Nous voyons alors l'affirmation de trois propositions :

- 1- P et non-Q : j'ai certes été cambriolée, mais mon mari ne peut être l'auteur du vol,
- 2- non-P et Q : je n'ai pas été cambriolée car il n'y a pas de vol entre époux, dès lors mon mari peut bien avoir commis l'acte,
- 3- non-P et non-Q : je n'ai pas été cambriolée, cet acte est négligeable devant le fait que ce n'est pas lui, mais moi qui l'ai volé.

Nous retrouvons ici la forme de dénégation que nous avons indiquée, sur le mode du 'chaudron'. La mise en évidence du mécanisme a permis de laisser

comme question 'pourquoi diable ne puis-je assumer que mon mari m'ait volée ?', mais n'a pas permis la levée du refoulement que cet interdit évoque. Il reste toutefois que cette interprétation, outre son intérêt propre dans le cadre de cette psychanalyse, montre bien la place qu'a ce genre de dénégation dans la psychopathologie 'de la vie quotidienne'.

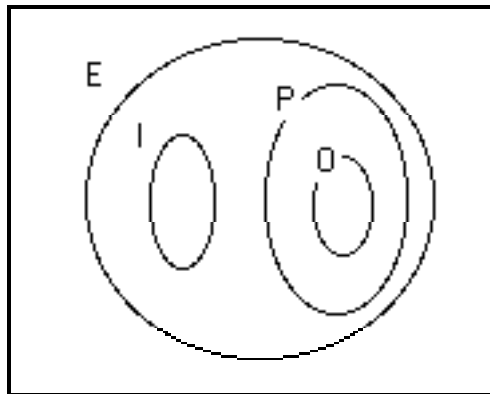
Logique du vague

On connaît la représentation diagrammatique appelée diagramme de Venn qui aide à la perception de multiples formules logiques. On sait qu'en général cette diagrammatisation n'est guère opérante lorsqu'il s'agit de la plupart des syllogismes. Nous allons montrer ici une nouvelle limitation de la portée de ces diagrammes et, par la même occasion, les limites de la logique classique du tiers exclu. Pour cela, nous proposons au lecteur cinq propositions contenant les termes 'permis' (P), 'interdit' (I) et obligatoire (O), dont les négations seront notées, respectivement, P', I' et O'. Voici ces cinq propositions universelles, qui nous ont parues amusantes en elles-mêmes, suivies de leur symbolisation logique :

- 1- Tout ce qui n'est pas permis est interdit ($I \sqsupset P'$)
- 2- Tout ce qui n'est pas interdit est permis ($P \sqsupset I'$)
- 3- Tout ce qui est permis est obligatoire ($O \sqsupset P$)
- 4- Tout ce qui n'est pas interdit est obligatoire ($O \sqsupset I'$)
- 5- Tout ce qui n'est pas obligatoire est interdit ($I \sqsupset O'$)

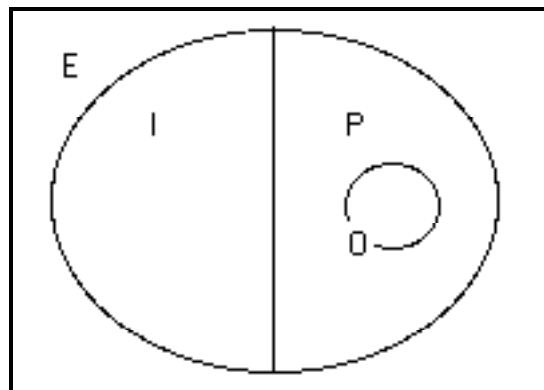
Nous nous attacherons ici uniquement au couple des deux premières propositions, notées 1 et 2. Notons tout d'abord que l'idée sous-jacente de la formalisation de la situation générale est la suivante : $I \sqsupset I' = E$, E étant l'Univers du discours, de même que $P \sqsupset P' = E$. Par ailleurs, la signification générale des termes invite à poser que : $I \sqsupset P = \emptyset$ et que $P \sqsupset O$.

Le diagramme général est donc celui-ci :



On y voit clairement que (a) $P' \sqsubset I$ et que (b) $I' \sqsubset P$. Dès lors, comme la proposition 1 indique que $I \sqsubset P'$, on déduit immédiatement de (a) que $I = P'$ et que, en vertu du fait que $P'' = P$, $I' = P$. Or la proposition 2 indique que $P \sqsubset I'$, ce qui, avec (b), donne : $P = I'$. Les propositions 1 et 2 sont donc équivalentes! Ceci est aussi visible dans la représentation diagrammatique des deux propositions.

La représentation diagrammatique de la proposition 1 sera :



La proposition 2 a la même représentation diagrammatique.

On aurait aussi bien pu faire les mêmes remarques ainsi : Nous savons qu'en général, et c'est le sens des mots, tout ce qui est interdit n'est pas permis ; si, comme l'indique la proposition 1, tout ce qui n'est pas permis est interdit, alors interdit équivaut à non-permis : permis et interdit sont des contraires. Dès lors, tout ce qui n'est pas interdit est permis (proposition 2). On montrerait aussi facilement que la proposition 2 implique la 1. Les deux sont donc équivalentes.

Voilà ce qu'un logicien ne manquerait pas de conclure à juste titre.

Maintenant, mettons celui-ci face à l'entrée de deux parcs, l'un où règne la loi de la proposition 1, l'autre où c'est celle de la proposition 2. Dans l'arc des portes, une même phrase est inscrite : 'Il est permis d'entrer dans le parc voisin'. Le logicien n'aura pourtant pas le choix : dans une situation pourtant absolument symétrique, où règnent des lois logiquement équivalentes, il va avoir à prendre la voie du parc 2 dans la mesure où il ne peut reculer ni entrer dans le parc 1 sans enfreindre la loi 1 ! En effet il ne peut entrer dans le parc 1 car, en vertu de la loi 1, rien n'indique qu'il est permis de le faire : il est donc interdit d'y entrer. Par contre, la loi 1 indique qu'il est permis d'entrer dans le parc 2. Comme il n'est pas interdit par la loi 2 de rentrer dans le parc 2, c'est bien la seule solution qui restera praticable pour notre brave homme.

Le logicien avait bien entendu besoin d'une telle preuve, mais l'homme de la rue à qui l'on demanderait dans quel pays il aimerait vivre, celui régi par la loi 1 ou celui régi par la loi 2, n'hésiterait pas un instant à se prononcer en faveur du pays 2. (On pourrait par la même occasion lui demander ce qu'il pense de la vie dans les pays 3, 4 et 5. Confronté à cette ultime question le logicien, quant à lui, marmonnerait que 4 et 5 sont équivalents, et que d'ailleurs ils ne sont que le pays '1 ou 2' renforcé de la loi 3, pour laquelle 'permis' équivaut à 'obligatoire'.)

On voit donc le caractère littéralement extraordinaire de l'erreur que la logique classique commet lorsqu'il est question d'envisager la dimension pragmatique d'une loi logique. Deux propositions logiquement équivalentes ne le sont pas pragmatiquement.

La faiblesse de l'approche logique dans ce cas provient de l'adoption du principe de contradiction. Les deux prédicats I et P, qui sont contradictoires en général, deviennent contraires dans les propositions 1 et 2. Rappelons que si le principe du tiers exclu amène à considérer que chaque sujet doit être prédiqué d'un terme ou de son contraire, le principe de contradiction impose au sujet de ne pouvoir être prédiqué d'une chose et de son contraire. Le diagramme suit cela en présentant une partition de E en deux sous-ensembles n'ayant aucun point commun, mais recouvrant tous les cas possibles. Par exemple, toute chose est soit I, soit non-I, mais elle ne peut être à la fois I et non-I. Or c'est précisément la contrariété de I et P qui est au principe de l'équivalence de 1 et 2. Notons que la représentation diagrammatique que nous avons choisie au départ est parfaitement homogène avec l'adoption a priori du principe du tiers exclu et du principe de contradiction puisque dans l'Univers du discours, E, toute chose est soit P soit non-P, P étant un prédicat quelconque.

Ainsi, bien qu'il soit question dans notre cas du champ d'application de la loi, c'est-à-dire d'actes, l'adoption de ces principes amène à une sorte d'absurdité pratique. Il nous faut donc supposer qu'il existe une réserve potentielle d'actes dont on ne sait s'ils sont dans le champ de la loi, soit encore que l'Univers du discours, E, est 'trop vaste' pour la loi, c'est-à-dire qu'une partie de l'univers du discours est indéterminée par rapport à elle. Or les principes en question excluent précisément l'indétermination.

La critique que nous portons ici concerne plus largement, comme on peut le voir, le principe de dichotomisation tel qu'il est, par exemple, utilisé dans certains dialogues de Platon. Pour rassurant qu'il soit, ce principe n'est donc pas d'application universelle. Nous pourrions envisager, comme amélioration des diagrammes, un Univers F incluant E, ce dernier servant de 'limite' à l'universalité du prédicat P. Mais là encore, nous serions dans le cadre de la dichotomie puisque tout élément serait dans E ou non dans E. L'indétermination est un concept plus vaste¹⁰.

Nous voyons ainsi comment cette notion d'indétermination est réellement agissante dès lors que l'on considère la logique comme rendant compte des contraintes de la loi (ce qui est bien un minimum). Des actes sont réellement indéterminés : si l'on ne fait pas cette hypothèse essentielle, on aboutit à l'absurdité présentée par notre exemple.

Une hypothèse plus économique, portant cette fois non sur la représentation, mais sur la formulation, serait sans doute de préciser les termes employés, comme 'interdit', 'permis', en les faisant précéder d'attributs comme 'explicitement permis' ou 'implicitement interdits', etc. On pourrait aussi préciser le champ d'application de la loi, indiquer par exemple qu'il serait absurde de faire figurer dans ce champ des actes comme respirer, etc. Cela ne nous tirerait d'affaire qu'apparemment, car de toute manière on perçoit clairement que des actes sont réellement vagues (i.e. partiellement indéterminés) et que la logique classique est impuissante à en rendre compte.

Le vague et l'abduction

D'un certain point de vue, le pragmatisme peircien est un des aspects de cette logique du vague qui repose sur un système que nous oserions qualifier, très approximativement, d'hypothético-inductif ou, mieux, sur une conception selon laquelle les systèmes déductifs reposent et sont constitués par des habitudes hypothético-inductives. En témoigne une des maximes peirciennes du pragmatisme :

'Le pragmatisme est le principe suivant lequel chaque jugement théorique exprimable en une phrase au mode indicatif [système déductif] est une

forme confuse de pensée dont la seule signification (*meaning*), si elle en a une, réside dans sa tendance à renforcer une maxime pratique correspondante exprimable comme une phrase conditionnelle ayant son apodose au mode impératif [système hypothético-inductif]' (5-17).

Cela nous amène à nous interroger sur le statut de la loi. Il est clair, en effet, que considérée comme universelle, la loi ne peut s'appliquer à tous les cas concrets. Elle régit, au fond, le monde de l'imaginaire, celui où il n'est pas question d'acte ; notre petit exemple montre qu'elle ne saurait régir le monde de la réalité, du moins pas en tant qu'il est considéré comme une totalité. Si l'on dit : 'la loi est tout ce qui régit les actes possibles', on aura certainement raison, puisqu'après tout c'est du point de vue de la loi qu'ils sont ainsi définis: l'Univers du discours porte vraiment bien son nom puisqu'il est le 'possible' eu égard au champ de la loi. Mais ce serait une grossière erreur de définir la loi comme : 'la loi est ce qui régit tous les actes réels'. Mais peut-être commettons-nous un abus en employant le terme de 'la loi' comme une généralité. Ne faudrait-il pas différencier la loi au sens, par exemple des 'tables de la loi', du monde juridique, de la loi au sens de 'loi de la gravitation'. Il est clair que l'exemple que nous avons pris s'applique au premier sens, et que nous ne sommes ainsi autorisés à tirer quelque conclusion que ce soit concernant la loi qu'au sens de la loi 'humaine'. Dès lors, il serait peut-être, sans doute même, exagéré d'inférer quoi que ce soit de notre exemple concernant la loi au sens 'scientifique' du terme.

Posons les choses autrement. La loi de la gravitation universelle, pour ne prendre que celle-ci, est-elle la loi universelle de la gravitation ? Ceci n'est pas qu'un jeu de mots. La prétention à l'universalité de telles lois est patente. Ayant créé des concepts adéquats, une loi physique exprime une égalité de rapports entre ces concepts. Plus explicitement, ayant identifié dans la nature des grandeurs telles que 'force', 'masse', 'distance', ayant relié ces concepts quantifiés dans le cadre d'un monde idéal de points, droites, centres de forces, on exprime la constance d'un certain rapport par une formule. Au début du siècle, Einstein dira qu'une loi physique valable dans tous les repères en mouvements relatifs est exprimable par un 'tenseur' égal constamment à zéro. Mais on peut voir que là aussi la médiatisation par les concepts introduit une délimitation du champ des possibles, car il n'existe aucune formule générale exprimant le domaine exact de la loi.

Pour faire saisir plus pleinement ces quelques remarques, nous prendrons le développement d'un champ particulier, sans doute mieux connu des lecteurs éventuels, celui de la psychanalyse¹¹.

A l'automne 85, à la suite d'une rencontre avec Fliess - personnage dont on connaît l'extrême importance dans le développement des idées de Freud - le

fondateur de la psychanalyse rédige un essai, qui ne sera pas publié dans la mesure où il ne s'agit que de notes. Il le désigne sous le terme de 'psychologie à l'usage des neurologues', mais il entrera dans la postérité sous celui d'"Esquisse d'une psychologie scientifique" (Freud, 1956: 307 sq.). Ces notes constituent une théorie neuronale du psychisme, et, à ce titre, devraient paraître sans valeur à toute personne formée à l'idée qu'il est absurde et vain de faire dériver le psychisme de l'appareil neuronal. Pourtant, c'est ce à quoi s'essaye Freud. Erreur de jeunesse? Voire! A y regarder de plus près, ces quelques notes ont de quoi surprendre : l'essentiel de ce qui deviendra un peu plus tard la théorie analytique, s'y trouve inscrit sous couvert de quantum d'énergie parcourant les axones, synapses, etc.

Trente cinq ans plus tard, répondant à Mme Favez-Boutonier¹, Freud écrit ceci: 'Je ne vois aucune difficulté à admettre un Univers physique à côté de l'Univers psychique, dans le sens où le dernier serait une partie du premier. La question de savoir dans quelle relation ils sont l'un envers l'autre n'entre en considération que pour le dernier, le psychique. L'Univers physique n'a un caractère psychique que parce qu'il n'est connu de nous qu'au travers d'une prise de conscience psychique. Par ailleurs, nos prises de conscience psychiques nous imposent aussi la nécessité d'admettre une réalité physique derrière la vie de l'âme.' (Pasche & Al., 1985: 184)

Il est clair que ces quelques lignes de Freud s'inscrivent en rupture avec la conception qui préside à l'"Esquisse". Si l'on envisage la 'réalité physique derrière la vie de l'âme', deux points de vue au moins sont possibles, que nous pourrions qualifier, l'un, de dualiste, l'autre, de continuiste. Le point de vue dualiste met aux postes de commandement méthodologique la notion d'"analogie", en arrière-fond de laquelle se situe la conception philosophique d'"harmonie préétablie". L'autre suppose la continuité des catégories et pose en particulier que, d'une part, il n'y a pas de muraille de Chine entre l'univers physique et l'univers psychique, ces deux univers étant en continuité, et que, d'autre part, un troisième univers est à considérer, celui de la pure possibilité, univers essentiel à considérer si l'on veut conserver l'idée du tychisme qui est un refus du déterminisme. Avec le tychisme disparaît l'idée de cause, de causalité, car cette idée, liée indissolublement à celle d'effet, est fondamentalement dualiste, et ne saurait donc constituer l'élément le plus fondamental dans une approche continuiste qui fait se mouvoir les trois catégories ou les trois univers. L'idée de cause n'apparaît que dans une vision ananciste² de la réalité. C'est un niveau d'approche, mais ce n'est ni le seul, ni même le plus élémentaire.

La continuité des trois univers et leur distinction amène à considérer le suivant et le précédent comme conjoints par limite. L'idée de cette conjonction par limites est représentable de la manière suivante, par

exemple: toute carte d'un lieu disposée sur le lieu même représenté a l'un de ses points en coïncidence avec celui qu'il représente. On pourrait bien entendu introduire ici l'idée d'analogie entre le point et la carte, et ce ne serait pas faux en soi. Mais ce serait oublier que la production de ce point est un processus limite qui tire son sens et son efficacité éventuelle de l'ordre de la représentation : 'l'Univers physique n'a un caractère psychique que parce qu'il n'est connu de nous qu'au travers d'une prise de conscience psychique'.

Agissant à l'aide des concepts de neurone, d'influx nerveux, de synapse, etc., le biologiste (ou le Freud de l'"Esquisse") ne fait rien d'autre qu'un système de représentation cohérent avec les inférences inductives. Suivant en cela la logique des sciences, le chercheur produit par inférence abductive une hypothèse, c'est-à-dire un élément général (qui par parenthèse indique par sa production même la réalité de l'univers des possibles), en développe les conséquences par inférence déductive (qui met en valeur la notion de consistance symbolique) qu'il soumet par inférence inductive à la particularité de l'expérience. Si ce processus est possible, c'est parce qu'à l'origine, l'élément général produit par abduction avait quelque lien avec les expériences qu'il va susciter par sa production même. Mais la reconstruction de ce lien implique un processus ad infinitum, donc l'impossibilité du retour à l'origine. Seule l'induction conséquente fournira l'accord des univers en question. La production de l'hypothèse enveloppe donc l'idée de perte du lien primitif à l'expérience, de son terrain de naissance, mais non perte du rapport à l'expérience, sans quoi aucune induction ne serait praticable.

Ce terrain étant peut-être un peu dégagé, quelle 'erreur' (aussi géniale fût-elle) faisait Freud dans l'écrit cité? Il semble que ce soit l'erreur commune des biologistes (pour ne parler que d'eux), à savoir, prétendre rendre compte de la pensée (troisième) par l'existant (second). Si Freud est sorti de cette illusion (en témoigne cette idée : 'La question de savoir dans quelle relation ils sont l'un envers l'autre n'entre en considération que pour le dernier, le psychique') où bien d'autres s'embourbent encore, c'est en révisant le type de rapport que son abduction (parfaitement valide comme le montre la suite des développements de la psychanalyse) n'était pas en relation avec les expériences existentielles de l'"homme neuronal", mais avec celles de l'"homme métapsychologique" qui restait à 'fabriquer'. On ne peut donc lui faire le reproche de n'avoir pas su délimiter son champ, puisqu'il lui restait encore à le constituer ! Ainsi le champ freudien apparaît-il dès l'origine, dès l'"Esquisse", comme le domaine de validité des inductions issues de l'hypothèse freudienne primitive.

Il semble qu'il y ait au moins deux abductions fondamentales chez Freud. L'une, avec toutes ses variantes, sera à la racine même de toutes les topiques

freudiennes, celle de l'Inconscient. Son champ fondamental, constitué par Freud (et qui n'était pas encore tel au moment de l'"Esquisse") est la cure analytique, lieu privilégié, en quelque sorte, de l'induction théorique. Son déploiement se fera bien entendu au delà de la cure puisqu'il s'agit avec l'Inconscient de la mise en lumière de la réalité psychique, telle que Peirce, par exemple, a su la mettre en évidence par de tous autres moyens. L'autre est la pulsion, dont l'introduction va permettre les développements dynamiques. Il n'est que de lire l'introduction des pulsions dans la 'Métapsychologie' (Freud, 1988: 163-185) pour voir qu'elle mobilise chez Freud la nécessité de reposer sa démarche épistémologique. Notons d'ailleurs que pour l'introduction de l'Inconscient dans cet ouvrage (Freud, 1988: 205-242), il en sera de même. Introduisant la pulsion, Freud nous avertit qu'il ne fera pas la même erreur que dans l'"Esquisse", refusant de l'envisager sous l'angle seul de la secondéité (rapport au stimulus), mais subordonnant la secondéité de la pulsion à sa tiercéité³. (Les concepts de 'secondéité' et de 'tiercéité' sont introduits ici par nous, bien entendu)

Il y a une erreur, très commune, à considérer que le champ de la loi, dans les sciences, est parfaitement déterminé à l'avance. Que ceux qui commettent cette erreur méditent le fait, par exemple, que le Soviet de Petrograd a été créé par le Tsar Nicolas ! L'introduction de l'idée d'abduction dans la logique des sciences a ceci d'intéressant, c'est qu'elle ne contraint pas à poser a priori le champ de développement de l'hypothèse, mais de constituer celui-ci par le mécanisme de la découverte par induction (Nous prenons ici le terme d'"induction" au sens peircien, voisin de celui de 'vérification', et non au sens habituel de formation d'une règle. Ce terme de 'découverte par induction' peut paraître impropre, mais pourtant il rend bien compte du fait essentiel que le champ d'application de la loi se 'découvre' par l'induction). Il peut ainsi y avoir un authentique déplacement du champ de l'hypothèse - on pourrait dire aussi son 'champ de validité'. La 'théorie neuronale' est devenue la psychanalyse, l'abduction initiale a peu varié, mais les neurones ont disparu du champ d'expérience, le champ freudien.

Remarquons que l'hypothèse ainsi constituée a une réalité qui lui est propre, qu'elle n'est pas une simple 'lecture' du réel. Nous pouvons bien dire que celle de Freud fut une 'erreur géniale', mais ce n'est qu'une image a posteriori. On peut tranquillement affirmer qu'il ne se trompait pas: son abduction était valide - dans son champ. Nous pouvons alors noter que Freud pouvait parfois estimer - et ceci jusqu'à l'expérience déterminante que sera celle des conférences américaines - que son élaboration était proche d'un délire⁴, à quoi il répond lui-même qu'en quelque sorte la validation sociale fait entrer le 'délire' dans le monde de la réalité. Bien entendu, nous retrouvons là une position, fondamentale chez Peirce, celle de 'communauté des chercheurs' (dans une vision très large de la chose, jamais réductible à

une communauté hic et nunc) garante de la réalité. Mais il y a plus: la ressemblance entre la théorie de la libido et celle des 'rayons de Dieu' fait ressortir l'identité profonde de deux abductions. Ne nous étonnons pas d'en être amenés à conclure que la distinction entre un délire et une découverte scientifique est à situer dans la nature même de l'induction, ce qui signifie une relation, un mode d'assujettissement à la communauté - idéale⁵ - des chercheurs, mais aussi et surtout une 'rencontre de la limite', le point de butée de ce que Lacan appelle le 'réel' et qui est une des variantes de la 'secondéité' peircienne.

Il nous semble avoir ainsi montré que la critique du principe du tiers exclu et du principe de contradiction, ou plutôt du caractère universel de leur application, reste valide même pour la loi au sens scientifique du terme. Cette 'critique' avait déjà été formulée par Peirce dans l'article que nous avons déjà cité, La logique des mathématiques (Balat 1986). Il montre en effet que ces principes ne sont valides que pour ce qui concerne la secondéité, c'est-à-dire, dans un autre rapport, l'existant. L'existant seul est entièrement déterminé. L'univers des Possibles (la Priméité) et celui des Nécessitants (la Tiercéité) sont partiellement indéterminés, et, doit-on dire, réellement indéterminés. Les trois catégories ou univers étant 'à l'œuvre' dans tout abord pragmatique du réel, il ne faut pas s'étonner de voir que la loi elle-même, bien que, selon toute apparence, elle régisse le réel, soit partiellement indéterminée dans son champ. L'hypothèse sémiotique fondamentale de Peirce semble consister en ceci. Sous les espèces de l'Objet dit 'Dynamique', l'existant pousse à sa représentation, détermine une sémiose dont le premier terme, le 'Representamen', 's'impose' à l'esprit - ce qui est déjà trop dire. C'est la chaîne interprétante qui livrera la part de l'existant dans la sémiose. Mais, précisément, s'il y a chaîne interprétante, c'est bien parce qu'il y a indétermination partielle.

Ainsi les actes sont médiatisés par les signes et par là même réellement indéterminés - du moins en partie puisqu'on peut les re-connaître - donc ouverts à la signification.

Références

Balat, Michel (1986). La triade en psychanalyse. Thèse. Université de Perpignan. Non publiée.

Deledalle, Gérard (1978). Ecrits sur le signe (commentaires). Paris : Seuil.

Freud, Sigmund (1956). Naissance de la psychanalyse. Paris: PUF.

- (1976). L'interprétation des rêves. Paris: PUF.
- (1979). Cinq psychanalyses. Paris: PUF.
- (1981a). Psychopathologie de la vie quotidienne. Paris: Payot.
- (1981b). Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient. Paris: Gallimard.
- (1984). Sigmund Freud présenté par lui-même. Paris: NRF.
- (1985). Résultats, idées, problèmes, tome II. Paris : PUF.
- (1988). Œuvres complètes, t.XIII. Paris: PUF.
- (1967). L'interprétation des rêves. Paris : PUF.

Pasche, F.; Fédida, P.; Granier, J.; de Mijolla-Mellor, S., (1985). Métapsychologie et philosophie. Paris: Les Belles Lettres.

Peirce, Charles S. (1933 à 1961). Collected Papers of Charles Sanders Peirce (Edited by Charles Hartshorne and Paul Weiss, tomes 1 à 6). Cambridge (Massachusetts) : The Belknap Press of Harvard University Press.

Réthoré-Dailler J. (1988). La linguistique sémiotique de Charles S. Peirce : Propositions pour une grammaire phanéroscopique. Thèse, Université de Perpignan (Non publiée).

Notes

Nous notons suivant l'usage établi, 5.553, par exemple, comme renvoyant au tome 5, paragraphe 553 des Collected Papers de C.S. Peirce.

¹ Nous prendrons ici la notion de proposition telle que Peirce l'a élaborée (Deledalle : 1978). Lorsqu'il envisage la Proposition de la manière suivante: 'Une proposition a un sujet (ou un ensemble de sujets) et un prédicat. Le sujet est un signe ; le prédicat est un signe ; et la proposition est un signe que le prédicat est un signe de ce dont le sujet est un signe. S'il en est ainsi, elle est vraie.'(5.553), il essaye de cerner la notion de vérité des propositions telle qu'elle peut être précisée dans sa théorie du 'pragmaticisme', de telle manière que la notion de vérité d'une proposition n'aille pas au-

delà de ce que le fonctionnement des signes permet.

² Voici quelques réflexions de Peirce nous permettant de comprendre les notions de 'vague' et de 'général', appliquées aux propositions dans le cadre de son 'Critical Common Sensism'. 'Le Critical Common-sensist estime que toutes les croyances véritablement indubitables sont vagues. Le vague est l'analogue antithétique de la généralité. Un signe est objectivement général dans la mesure où, laissant son interprétation effective indéterminée, il abandonne à l'interprète le droit de compléter la détermination pour lui-même. "L'homme est mortel". "Quel homme ?" "Celui que vous voulez." Un signe est objectivement vague dans la mesure où, laissant son interprétation plus ou moins indéterminée, il réserve pour quelque autre signe ou expérience possible la fonction de compléter la détermination. "Ce mois-ci", dit l'oracle de l'almanach, "un grand événement doit arriver." "Quel événement ?" "Oh, nous verrons bien. L'almanach ne le dit pas." [Note de Peirce : ceci est illustré par notre utilisation de la phrase 'un certain homme', qui signifie que la détermination qui est laissée incertaine au lecteur ou à l'auditeur est ou était, toutefois, certaine pour l'émetteur ou quelque autre personne.] Le général peut être défini comme ce à quoi le principe du tiers exclu ne s'applique pas. Un triangle en général n'est ni isocèle, ni équilatéral ; un triangle en général n'est pas non plus scalène. Le vague peut être défini comme ce à quoi le principe de contradiction ne s'applique pas. Car il n'est faux ni qu'un animal (au sens vague) soit male, ni qu'un animal soit femelle. (5.505)

³ Cf., par exemple, Deledalle (1978).

⁴ Les trois grands principes logiques sont 1- le principe d'identité (PI): A est A, 2- le principe de contradiction (PC): A est non non-A 3- le principe du tiers-exclu (PTE): toute chose est soit A soit non-A.

Le PI est simplement une partie de la définition de la copule.

Le PC : tout terme peut être subsumé sous la double négation de lui-même.

Le PTE : ce qui est non non-A est A.

Si le PTE est 'toute chose est soit A soit non-A', alors PC est 'Ce qui est, à la fois, A et non-A est rien', où 'rien' est 'non ens'. PC peut être encore défini comme 'Quoi que ce soit qui est à la fois A et non-A est X, quel que soit X' ou encore 'A est autre que quoi que ce soit qui est autre de quoi que ce soit qui est A', par exemple,

'Chaque rose est semblable à quoi que ce soit qui est semblable à quoi que ce soit qui est une rose'. D'après (2.593 sq : 1902)

Le PI, exprimé par la formule 'A est A' établit que la relation de sujet à prédicat est une relation que tout terme porte à lui-même. Le PC, 'A est non non-A', peut être compris en trois sens différents ; 1- que n'importe quel terme est dans la relation de négation à quelque terme que ce soit qui est dans cette relation à lui, ce qui revient à dire que la relation de négation est sa propre converse ; 2- qu'aucun terme n'est en relation de négation avec lui-même ; 3- que chaque terme est en relation de négation avec toute chose sauf lui-même. PTE, 'non non A est A' : 1- chaque terme, A, est prédicable de quoique ce soit qui est dans la relation de négation avec un terme qui est dans la même relation à lui (A) ; 2- les objets dont n'importe quel terme, A, est prédicable avec ceux dont la négative de A est prédicable forment tous les objets possibles ; 3- chaque terme, A, est prédicable de quoi que ce soit qui est en relation de négation avec toute chose sauf A. D'après (3-407 : 1892).

⁵ '(...)"vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère, ce n'est pas elle". Nous rectifions : donc c'est sa mère.'

⁶ En effet, la logique propositionnelle classique propose la table de vérité suivante :

P	Q	P et Q	non-(P et Q)
V	V	V	F
V	F	F	V
FV	F		V
FF	F		V

⁷ 'Le jugement de condamnation est le substitut intellectuel du refoulement, son nom est un signe de marquage de celui-ci, un certificat d'origine comparable au "made in Germany".' (Freud 1985 : 136)

⁸ 'La fonction de jugement doit pour l'essentiel aboutir à deux décisions. Elle doit prononcer qu'une propriété est ou n'est pas à une chose, et elle doit concéder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité.' (Freud 1985 :136-7).

⁹ 'La propriété dont il doit être décidé pourrait originellement avoir

été bonne ou mauvaise. Exprimé dans le langage des motions pulsionnelles les plus anciennes, les motions orales : cela je veux le manger ou bien je veux le cracher, et en poussant plus avant le transfert : cela je veux l'introduire en moi, et cela je veux l'exclure hors de moi. Donc : ça doit être en moi ou bien en dehors de moi. Le moi-plaisir originel (...) veut s'introjecter tout le bon et jeter dehors tout le mauvais. Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve au-dehors est pour lui tout d'abord identique [NDR : c'est-à-dire une non soumission au principe de contradiction]'.

¹⁰ Peut-être faut-il ici un complément, car cette question de la dichotomie n'est pas des plus claires. Le cas que nous évoquons est le suivant : n'est-il pas possible de se sortir de la difficulté en imaginant un univers du discours qui contiendrait le précédent, définissant ainsi un domaine d'indétermination ? La réponse est non.

¹¹ Les neuf paragraphes suivants ont été insérés dans un texte à paraître dans Semiotica : « L'identité analytique ».